



11, bd Griffoul-Dorval 31400 TOULOUSE

Tél. Archives départementales 05.34.31.19.70
Fax " " 05.34.31.19.71
Permanence du jeudi matin 05.62.26.85.72
<http://perso.wanadoo.fr/christiam.humbert/aahg>

PETITE BIBLIOTHÈQUE N° 112

(SUPPLÉMENT À LA « LETTRE DES AMIS » N° 173)

LA COMMUNE DE L'UNION À LA FIN DU XIX^e SIÈCLE

Par

Gilbert FLOUTARD

Article extrait de l'ouvrage : "*L'Union : bribes d'histoire...*"

édité par la **Mairie de L'Union** avec le concours actif
des **Amis des Archives de la Haute-Garonne**

*
* *

L'Union à la fin du XIX^e siècle est un tout petit village paisible de la banlieue toulousaine. C'est une commune essentiellement rurale où la quasi-totalité de la population vit directement de l'exploitation de la terre.

Dès que, venant de Toulouse, on franchit le Pont de Velours (l'actuel Pont de l'Hers), on ne découvre que champs, vignes et prairies entourés de haies vives au milieu desquels apparaissent fermes et maisons toulousaines. Des troupeaux de vaches et de moutons paissent paisiblement dans les prés de la vallée de l'Hers et de la Sausse tandis que sur le terrefort des coteaux, il n'est pas rare de voir, surtout en automne, de lourds attelages de bœufs tirant la charrue.

L'agriculture et l'élevage constituent les principales activités des habitants. En année normale, on récolte plus de 10.000 quintaux de fourrage, près de 4.000 hectolitres de blé, de grandes quantités d'avoine, d'orge, de maïs et de menus grains⁽¹⁾. On produit aussi un vin corsé très agréable à boire, mais en quantité toutefois insuffisante pour subvenir aux besoins de la population. Aussi doit-on, tous les ans, se procurer du vin à Villaudric, Plaisance et Lardenne, surtout depuis que le phylloxéra a fait son apparition dans la commune, détruisant de nombreux plants de vigne⁽²⁾.

On pratique aussi dans le quartier de la Violette le jardinage ainsi que la culture des fraises et des framboises. Et l'on peut voir, ici et là, surtout à la belle saison, ânes et mulets actionnant "*les norias*" qui fournissent une eau fraîche et abondante. Fruits et légumes sont vendus quotidiennement sur les foires et marchés de Toulouse. Au mois de juin, plusieurs confiseurs de Narbonne viennent s'approvisionner en cerises. Et c'est plus de 100 quintaux de ces précieux fruits qui sont ainsi expédiés, tous les ans, dans le Midi méditerranéen.

Depuis quelques années, un pépiniériste s'est installé à Lacournaudric. Il fournit aux habitants de L'Union et des communes voisines, plants de vigne, arbres fruitiers et arbustes d'ornement.

⁽¹⁾ En 1883 on a récolté dans la commune de L'Union 3980 hl de blé, 1860 hl d'avoine, 548 hl d'orge, 1250 hl de maïs, 20 hl de haricots, 250 hl de pommes de terre (d'après Dupré, *Monographie de L'Union*).

⁽²⁾ En 1880, le phylloxéra a fait son apparition dans le département de la Haute-Garonne. Le 2 janvier 1881, le conseil municipal de L'Union vote une subvention de 120 F, répartie sur 3 ans à "l'Association Syndicale contre le phylloxéra" dont le siège est à Toulouse... ("*considérant qu'il importe d'entreprendre sans retard l'œuvre de préservation de cet ennemi de la fortune, le conseil municipal de L'Union vote une subvention de 40 F par an, soit 120 F sur 3 ans*").

Dans les prairies de la vallée de l'Hers et de la Sausse souvent inondées à la fin de l'hiver, paissent des troupeaux de vaches et de moutons. Deux bergers sont installés, l'un à Saint-Caprais, l'autre dans le quartier de Loubers. À la fin du mois d'août, quand les récoltes de grains sont levées, les propriétaires leur confient leurs brebis afin de les conduire dans les prairies et les chaumes⁽³⁾.

Le recensement de 1881 a permis de dénombrer une population de 502 habitants dans la commune de L'Union, répartis ainsi que l'indique le tableau ci-dessous :

Lieux-dits (<i>quartiers</i>)	Nombre de feux	Population totale
"Église neuve"	32 feux épars	110 habitants
Belbèze	45 feux agglomérés	172 habitants
Lacournaudric	29 feux agglomérés	103 habitants
La Pichounelle	21 feux épars	77 habitants
Gramont	9 feux épars	40 habitants

À l'exception de Belbèze et de Lacournaudric où la population vit généralement regroupée, dans tous les autres secteurs du territoire communal, l'habitat est dispersé⁽⁴⁾. Il s'agit surtout de fermes au milieu des champs, de maisons toulousaines entourées de jardins, de châteaux ou de maisons de maître noyées dans la verdure.

La plupart des habitants vivent directement de l'agriculture et de l'élevage. Les plus nombreux sont les petits propriétaires exploitants qui cultivent en famille quelques hectares de terre et pratiquent une polyculture de subsistance. Ils produisent céréales, vin, légumes et fruits mais élèvent aussi vaches et moutons, porcs et volailles dont ils vendent les excédents pour se procurer quelque argent. Ils possèdent parfois une paire de bœufs pour labourer et effectuer les charrois. Certains d'entre eux, dans le quartier de la Violette, se sont spécialisés dans la culture maraîchère. Sur quelques dizaines d'ares, ils produisent des fruits et des légumes de façon intensive.

Mais à côté de ces petites propriétés, il existe aussi, surtout dans le secteur de Saint-Caprais et de Gramont, des exploitations plus étendues qui appartiennent souvent à des notables, vivant à Toulouse et qui sont travaillées par des métayers. Recrutés pour une durée de 6 ou de 9 ans, à la Toussaint, les métayers s'engagent dans un contrat signé par devant notaire à cultiver les terres *"en bons ménagers et pères de famille et à donner toutes les façons d'usage et plus s'ils le peuvent"*. Récoltes et frais d'exploitation sont partagés en parts égales entre métayers et propriétaires.

En 1881, on en dénombre une douzaine dans la commune.

Il arrive aussi parfois qu'un grand domaine soit confié par son propriétaire à un régisseur qui se charge alors de l'exploiter en recrutant lui-même des ouvriers agricoles (*brassiers ou journaliers*). Ceux-ci sont particulièrement nombreux dans les quartiers de Lacournaudric et de Belbèze. Ils vivent généralement dans des maisons toulousaines qui souvent ne leur appartiennent pas et cultivent de petits jardins. En permanence à la disposition

⁽³⁾ En 1865, on dénombrait à L'Union (*communes de L'Union et de Saint-Jean actuelles réunies*) 112 chevaux ou juments, 20 mulets, 13 ânes, 84 bœufs, 35 vaches, 619 moutons ou brebis, 174 porcs, par ailleurs 85 ruches étaient exploitées.

⁽⁴⁾ Belbèze et Lacournaudric constituaient deux communautés distinctes sous l'Ancien Régime. Elles ont été réunies pendant la Révolution, le 12 mars 1791 pour former une seule et même commune : Saint-Jean de Kyrie Eleison qui deviendra L'Union, le 20 nivôse an II (9 janvier 1794).

des régisseurs et des propriétaires pour effectuer les gros travaux, ils travaillent durement du lever au coucher du soleil, pour un maigre salaire⁽⁵⁾.

Leur travail est des plus irréguliers. À des périodes d'intense activité, en été, succèdent de longs moments d'inaction en hiver. Ils sont à la merci des gens qui les emploient et souvent victimes des intempéries qui retardent les travaux. Depuis quelques années, leur condition sociale a tendance à s'aggraver. En effet, l'utilisation de plus en plus fréquente de machines agricoles dans les grands domaines : moissonneuses, faucheuses, batteuses à vapeur..., fait que l'on a de moins en moins besoin de bras et que les possibilités d'emploi se font rares. Aussi, certains d'entre eux sont-ils contraints d'aller travailler comme manœuvres, à Toulouse, sur les chantiers et dans les ateliers. Ils effectuent alors chaque jour le trajet à pied pour se rendre sur les lieux de travail.

Métayers et journaliers constituent une "*population flottante*", installée de façon toujours précaire, prête à tout moment à déménager si les circonstances l'exigent. La proximité de Toulouse explique cependant que la commune de L'Union ne soit pas encore trop touchée par l'exode rural⁽⁶⁾.

À côté de ces gens vivant directement de l'agriculture et qui constituent l'essentiel de la population de la commune, on rencontre aussi quelques artisans et des personnes exerçant de menus métiers. Ce sont souvent de micro-propriétaires cultivant quelques ares de terre et pour lesquels l'exercice d'un métier constitue le moyen d'obtenir un indispensable complément de ressources. Parmi eux, il faut citer plusieurs artisans maçons et leurs ouvriers, deux cordonniers, installés l'un à Lacournaudric et l'autre à Belbèze, un fabricant de balais, un chiffonnier, un hongreur.

Il existe aussi un meunier dont le moulin situé sur le ruisseau de la Pichounelle ne fonctionne que quelques mois par an, à la saison des pluies, lorsque les eaux sont abondantes⁽⁷⁾.

Depuis 1879, cependant, une petite industrie s'est implantée sur le territoire de la commune, à Bordebasse. Il s'agit d'une briqueterie appartenant à un certain Jacques Durrieu et qui emploie 5 ou 6 ouvriers de manière occasionnelle.

Signalons enfin que plusieurs femmes exercent le métier de couturière.

Quant aux commerces existant à la fin du XIXe siècle à L'Union, ils sont aussi souvent directement liés à l'agriculture et à l'élevage.

C'est ainsi qu'on trouve un marchand de grains, deux marchands de bois, quatre volaillers. Il s'agit pour ces derniers de revendeurs qui achètent volailles et œufs sur les foires et marchés de la région (*Verfeil, Montastruc, Bessières*) pour les revendre ensuite à Toulouse.

⁽⁵⁾ Un ouvrier agricole gagne en 1883, 3,5 F par jour en été pendant la période des grands travaux. En hiver où les journées sont plus courtes, 2 F par jour. Le propriétaire qui l'emploie est en outre tenu de lui fournir le vin.

Pour nous permettre de calculer son pouvoir d'achat, voici le prix de quelques denrées en 1883 : 1 kg de pain vaut 0,50 F, une paire de poulets de 5 à 6 F, une douzaine d'œufs, 0,72 F, le journal vaut 5 centimes, un costume d'homme 40 F.

⁽⁶⁾ La population de L'Union ne commence à décroître qu'à partir de la période 1886-1891. L'on ne compte plus que 476 habitants en 1891 et 454 habitants en 1896.

⁽⁷⁾ Le moulin sur la Pichounelle existe depuis la fin du XVIIIe siècle. C'est un arrêté de l'administration départementale du 28 messidor an VI qui en autorise la construction. Il s'agit d'un moulin à farine à une seule meule (AD 31 9 O 92).

Au début du XIXe siècle, il y avait aussi deux moulins à Belbèze, mais ils ont cessé de fonctionner l'un en 1845, l'autre en 1858. Il reste actuellement le lieu-dit "*Le Moulin*" près de l'avenue des Pyrénées (AD 31 1737/939).

Il n'y a pas de boulangerie dans la commune. Si l'on ne fabrique pas soi-même le pain, il faut aller l'acheter soit à Saint-Jean, soit dans les villages voisins. Pas de boucherie non plus. Il est vrai que la viande de boucherie est un luxe coûteux. Elle n'est consommée qu'exceptionnellement. On consomme surtout des volailles, des lapins, des œufs et du porc salé. Chaque famille, quand elle le peut, élève son cochon qui est sacrifié traditionnellement au début de l'hiver.

S'il n'y a ni boucherie, ni boulangerie, on trouve cependant une épicerie dans le quartier de l'Église Neuve. Mais, si l'on en croit l'instituteur, elle est fort peu achalandée et ne propose qu'une gamme fort restreinte de produits.

Dans ce même quartier existe aussi un café, fréquenté surtout le dimanche après-midi. C'est le lieu de rencontre privilégié de la jeunesse et des hommes, surtout en hiver.

Signalons enfin l'existence, dans le quartier de Loubers, au carrefour de la Nationale 88 et de la route de Bessières, d'une auberge fort renommée, tenue par Bernard Castille et sa femme. Cette auberge est un ancien relais fréquenté en semaine par les rouliers assurant le transport des marchandises⁽⁸⁾.

Pendant que les hommes se restaurent dans la salle commune, les chevaux se reposent dans les écuries où ils sont nourris et soignés par le maître d'hôtel.

Pour être complet, indiquons la présence dans la commune d'une garde-barrière dont le mari est employé de la Compagnie des Chemins de Fer. Et, dans le quartier de l'Église Neuve, du garde-champêtre, du curé et de l'instituteur.

La vie quotidienne, il y a 100 ans à L'Union, se déroule, paisible au rythme des saisons, ponctuée par les travaux des champs : labours et semailles, taille et entretien des vignes, fénaison, moisson, dépiquage, vendanges, curage et entretien des "nauzes" et des fossés...

Hiver comme été on vit à l'heure solaire, ce qui semble tout à fait naturel aux habitants et ne saurait être contesté.

Le "campanaire" (*sonneur de cloches*) sonne : midi et l'angélus le soir. Il annonce aussi les bonnes et mauvaises nouvelles : mariages, baptêmes, décès.

Dans les conversations on parle du temps, des récoltes, des menus faits de la vie familiale et locale. Les événements nationaux tiennent une place assez réduite dans la mesure où ils sont connus avec un certain retard, souvent avec un décalage de plusieurs jours. On lit fort peu les journaux. L'abonnement coûte cher et par ailleurs une bonne partie des habitants, les plus âgés, ne sait ni lire, ni écrire.

L'orgueil et la jalousie rendent parfois les gens médisants. Il arrive même qu'on se querelle, pour une borne déplacée, à cause de dégâts commis par les troupeaux et l'on se retrouve, alors, devant le juge de paix qui a bien du mal à réconcilier tout le monde.

⁽⁸⁾ Le relais de Loubers existe depuis le XVIII^e siècle. C'est le premier élément d'une chaîne "d'auberges-relais" disposées tout le long de la route royale Toulouse-Albi (*Montastruc-la Conseillère, Saint-Sulpice, etc...*). Bernard Castille l'exploite depuis 1867 avec sa femme.

Malgré la loi de 1837 qui rend obligatoire l'emploi du système métrique, on continue volontiers à utiliser les mesures locales en usage sous l'Ancien Régime : la canne, l'arpent, la pugnère, le boisseau, le quintal de Toulouse. On évalue les prix en écus et en pistoles et on achète toujours le bois de chauffage "au bûcher"⁽⁹⁾.

En semaine, hommes, femmes, enfants portent de lourds sabots ferrés, surtout en hiver où la pluie rend difficiles les chemins qui ne sont pas toujours empierrés.

Les souliers sont un luxe coûteux, réservés aux notables. Ils ne sont guère mis que le dimanche pour aller à la messe ou en semaine pour se rendre à la foire ou au marché.

Les femmes portent pour travailler dans les champs de longues robes et des bas de laine attachés par des jarrettières au-dessus du genou. En hiver, leur tête est recouverte d'un foulard et, en été, elles mettent un grand chapeau de paille retenu par un ruban noué sous le menton, lorsque souffle le vent d'autan.

Bien que la plupart des maisons possèdent des puits, surtout dans la vallée de l'Hers et de la Sausse où l'eau est abondante et la nappe phréatique peu profonde, il existe cependant sur le territoire de la commune trois fontaines publiques. L'une est située dans le hameau de Lacournaudric, l'autre dans le quartier de la Nouvelle Église et la troisième à Belbèze.

On se déplace fort peu. On franchit rarement les limites de la commune. Il est vrai que les travaux des champs sont très prenants et laissent assez peu de loisirs. On fréquente parfois cependant les foires et les marchés des bourgs voisins où l'on va vendre œufs et volailles ainsi que les gros animaux : veaux et génisses, agneaux et brebis. On s'y rend soit à pied soit le plus souvent en charrette ou en calèche. Nombreux sont en effet les petits propriétaires qui possèdent un attelage avec un cheval. Pour les gros charrois : bois, fourrage, paille, matériaux de construction, on utilise des tombereaux ou de grosses charrettes tirées par des bœufs. On fait aussi parfois appel à des rouliers spécialisés dans le transport de certaines marchandises⁽¹⁰⁾. Il arrive aussi qu'on se rende à Toulouse pour vendre les produits de la ferme. Il ne faut pas oublier, alors, d'acquitter un droit d'octroi en passant à la barrière de Croix-Daurade, où Monsieur Dutès, le receveur, exerce un contrôle rigoureux. Et il est bien difficile d'échapper à sa vigilante surveillance⁽¹¹⁾.

Les hommes vont aussi au moins une fois par an à Castelmaurou, payer chez le percepteur, en espèces, "la taille", c'est-à-dire l'impôt foncier. C'est à Castelmaurou également que se trouve le bureau de poste. C'est de là que part, chaque matin, le facteur rural qui fait sa tournée à pied, dans la commune.

Depuis quelque temps, les habitants de L'Union bénéficient pour se rendre à Toulouse du service des "omnibus hippomobiles de la Compagnie Pons" qui effectuent régulièrement 4 fois par jour en été, 3 fois en hiver, la liaison Croix-Daurade place du Capitole aller et retour. La ligne vient d'être prolongée depuis peu jusqu'à Loubers, devant l'auberge Castille où les

⁽⁹⁾ Mesures utilisées à L'Union sous l'Ancien Régime : l'arpent : 56,90 ares, la pugnère : ¼ d'arpent : 14,22 ares, le boisseau : 1/8 pugnère : 177 m², la canne : 1,79 m, soit 8 empans de 22,45 cm. Le quintal vaut 100 livres de poids de marc : 40,79 kg. Le bûcher est un tas de bois parallépipédique de 1,34 m de largeur et de hauteur et de 2,24 m de longueur. La pistole vaut 10 F et l'escut (écu) 5 F.

⁽¹⁰⁾ En 1881, 3 rouliers sont domiciliés à L'Union (l'un habite à Belbèze, l'autre à la Pichounelle, le troisième à Saint-Caprais).

⁽¹¹⁾ Tarif de l'octroi à Croix-Daurade :

55 centimes par tête d'oie, 33 c pour un canard, 11 c pour un poulet, 2,75 c pour un pigeon, 16,5 c pour un lapin, 22 c par quintal de paille, 82,5 c par quintal de fourrage, AD 31 8° 1083 année 1883.

voitures stationnent le temps nécessaire à la montée des voyageurs. Il en coûte 30 centimes pour effectuer le trajet à l'intérieur de la berline et 25 centimes si l'on se contente d'une place sur l'impériale, à laquelle on accède par une échelle à palette fort inconmode⁽¹²⁾. Il est bien question d'installer une ligne de chemin de fer d'intérêt local qui doit relier Villemur à Toulouse en traversant la commune, mais la municipalité, soucieuse des intérêts de la population et désireuse d'empêcher toute spéculation, est farouchement opposée à ce projet⁽¹³⁾.

La totalité de la population est catholique. Le dimanche, on se retrouve en famille à la messe dans la nouvelle église où officie le curé de la paroisse, Jean-Marie Rey. L'église construite vers les années 1860 et dont le clocher est à peine terminé, vient d'être dotée depuis peu de magnifiques vitraux sortis des ateliers de Doumerc et de Gesta, représentant la vie de saint Jean-Baptiste, le Saint Patron de la paroisse.

C'est un lieu privilégié de rencontre. On s'y retrouve, sur la place, le dimanche avant et après les offices pour bavarder en groupe. Comme tout le monde se connaît, les conversations n'ont aucun mal à s'engager. On s'y retrouve aussi dans des circonstances agréables ou tragiques : baptême, communion solennelle, mariage, décès. Les fêtes religieuses sont célébrées avec ferveur. C'est de l'église que partent chaque année, à l'époque des rogations, les longues processions à travers la campagne. C'est enfin sur la place de l'église que se tient, à la fin du mois d'août, la fête locale. Cette fête donne l'occasion à chaque propriétaire de réunir à sa table parents et amis afin de leur témoigner l'amitié et la reconnaissance qu'ils ont pour eux. Autour d'une table bien garnie, chaque convive s'exprime dans la langue du pays, l'occitan toulousain qui est la langue parlée par la totalité des habitants. Compris par tous, car tous sont originaires de la région⁽¹⁴⁾, c'est la langue maternelle par excellence, celle de la communication. D'une grande richesse de vocabulaire, l'occitan permet d'exprimer, mieux que ne le ferait le français, toutes les nuances de la pensée. On l'emploie à la maison, aux champs, et même au sein du conseil municipal lorsqu'on débat des problèmes de la commune.

Le français, s'il est compris par la grande majorité de la population, reste une langue difficile que l'on ne maîtrise pas. Les gens âgés ont bien du mal à le comprendre. Il n'y a guère qu'à l'école que le français soit utilisé. Mais dès que sonne l'heure de la récréation, les enfants retrouvent tout naturellement l'occitan dans leurs jeux : le "*pas ranquet*", le "*casse dreyts*", "*la poumado*", le "*bouteillou*", la "*cansalado*".

L'école-mairie construite en 1875, en bordure du chemin de Loudes (*l'actuelle avenue des Pyrénées*), accueille en période normale, une quarantaine d'enfants de 6 à 13 ans.

Filles et garçons sont rigoureusement séparés dans la classe par une cloison de bois de 1,2 m de hauteur. Il ne saurait être question en effet, de tolérer la promiscuité et de choquer les bonnes consciences. Depuis octobre 1882, l'école est devenue laïque. La croix a disparu sur le

(12) Les voitures hippomobiles de la Compagnie Pons, fabriquées par Joseph Mandement, carrossier, comportent 22 places assises (12 places à l'intérieur, 10 sur l'impériale). En été, 4 départs sont prévus place du Capitole à 7 h, 11 h, 15 h et 19 h. Il faut une heure environ pour effectuer le trajet Toulouse-Loudes. Le retour s'effectue à 8 h, 12 h, 16 h et 20 h. En hiver, seuls 3 services sont assurés. Les animaux ne sont pas admis dans les voitures, ainsi que "*les individus vêtus d'une manière nuisible ou inconmode pour les voyageurs*".

(13) L'établissement d'une ligne de chemin de fer départemental de Villemur à Toulouse a été autorisé par une circulaire préfectorale du 14 mars 1884. La ligne ne sera en fait réalisée qu'en 1911.

(14) Sur les 502 habitants de L'Union en 1881 :

- 168 sont nés dans la commune
- 286 sont nés dans une autre commune de la Haute-Garonne
- 45 personnes à peine viennent d'un autre département
- 3 personnes sont nées à l'étranger (il s'agit des membres d'une seule et même famille d'origine espagnole).

mur de la classe, remplacée par le buste de Marianne. Monsieur Dupré, l'instituteur, n'assure plus l'instruction religieuse qui est désormais donnée le jeudi à l'église. C'est la première fois aussi que tous les garçons et toutes les filles de la commune fréquentent l'école devenue gratuite et donc obligatoire. Jusque-là, en effet, un certain nombre d'entre eux, issus de milieux modestes, enfants de métayers et de journaliers, échappaient à la scolarisation.

Utilisés dès leur plus jeune âge pour la garde des troupeaux ou les travaux des champs, ils ne fréquentaient pas l'école qui, d'ailleurs, n'était ni gratuite, ni obligatoire. La rétribution scolaire payée par les familles à l'instituteur, tous les mois, faisait que certains enfants, principalement des filles, n'allaient pas à l'école dans la mesure où leurs parents étaient dans l'incapacité de payer les "droits d'écolage"⁽¹⁵⁾.

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant de rencontrer, surtout dans les classes sociales défavorisées, une bonne proportion de gens ne sachant ni lire, ni écrire. Il s'agit principalement de personnes âgées, mais aussi parfois de jeunes. Ainsi, sur les 4 mariages célébrés à L'Union en 1883, seule la moitié des conjoints ont su signer leur nom au bas des actes (*1 conjoint et 3 conjointes ont déclaré ne pas savoir signer*)⁽¹⁶⁾.

Mais si le niveau d'alphabétisation de la population adulte reste faible dans l'ensemble, les gens illettrés savent généralement compter et ont acquis au contact des réalités quotidiennes un "savoir" fait de connaissances pratiques utiles dans toutes les circonstances de la vie.

Monsieur Dupré, le maître d'école, assure avec compétence l'instruction de tous les enfants, il veille avec attention à leur formation morale et civique en développant tout particulièrement chez eux l'esprit d'économie si indispensable dans la vie quotidienne. Il gère avec beaucoup de soin les livrets de caisse d'épargne scolaires de ses élèves sur lesquels, jour après jour, viennent s'ajouter les petites économies. Il est très fier de ses 32 livrets et de la somme de 150 F qu'ensemble ils recèlent.

Depuis 1876, date de sa nomination dans la commune, il assure bénévolement un cours d'adultes destiné à l'alphabétisation fréquenté par une quinzaine de jeunes gens après le repas du soir, durant la mauvaise saison.

Quant à sa femme, elle dirige les "*travaux à l'aiguille*". Elle enseigne plusieurs fois par semaine la couture aux fillettes fréquentant l'école, afin qu'elles deviennent plus tard de parfaites ménagères. Pour cela, la mairie lui octroie chaque année une somme de 100 F.

Depuis 1882, la municipalité a créé officiellement une caisse des écoles et voté une subvention de 150 F pour venir en aide aux enfants nécessiteux, fort nombreux, compte tenu des structures sociales.

⁽¹⁵⁾ Jusqu'en octobre 1881, l'école n'est pas gratuite. L'instituteur est rétribué en partie par les familles des enfants qui viennent en classe. Les parents doivent payer 1,5 F par mois pour les enfants de moins de 7 ans, 2 F par mois pour ceux qui sont âgés de 7 à 13 ans. Signalons cependant que de nombreuses municipalités prennent à leur charge le montant de la rétribution scolaire pour les enfants appartenant à des familles modestes. Ainsi, à L'Union en 1881, 15 garçons et 8 filles sont admis gratuitement à l'école.

⁽¹⁶⁾ Sur une période de dix ans, de 1874 à 1883, au cours de laquelle 28 mariages ont été célébrés à L'Union, on relève 19 conjoints et 11 conjointes qui ont su signer leur nom. Ce qui donne un pourcentage d'alphabétisation de 67 % pour les hommes et 39 % pour les femmes. On note cependant une sensible progression de l'alphabétisation par rapport à la situation antérieure. En 1809 en effet, 3,9 % à peine de la population de L'Union savait lire et écrire, en 1866 : 30 %. Il faut attendre le début du XXe siècle pour obtenir la quasi totalité des conjoints sachant signer leur nom.

Le conseil municipal élu en 1880 a désigné comme Maire Paget Joseph, propriétaire foncier résidant à Toulouse, allées Lafayette, et comme adjoint Gervais Capel qui exerce le métier de cordonnier à Lacournaudric. Les affaires de la commune sont gérées avec beaucoup de soin⁽¹⁷⁾.

Les dissensions et les affrontements qui ont abouti quelques années auparavant au partage du territoire communal ne sont plus désormais qu'un mauvais souvenir⁽¹⁸⁾. Les passions se sont définitivement apaisées.

Aucun problème majeur ne vient troubler le calme et la sérénité des débats en cette fin du XIXe siècle.

Ainsi, à la lecture de ces quelques notes, il est aisé de constater que L'Union d'aujourd'hui ne ressemble que fort peu à L'Union d'il y a 100 ans. Le cadre géographique s'est considérablement transformé. Les activités des habitants, les modes de vie ont profondément changé, les préoccupations et les mentalités aussi.

En l'espace de quelques dizaines d'années, une véritable mutation s'est accomplie. À partir des années 1955-1960 l'urbanisation a dévoré peu à peu l'espace. Une population nouvelle venue d'horizons divers s'est progressivement installée. En peu de temps le nombre d'habitants a considérablement augmenté⁽¹⁹⁾. L'Union est devenue une cité résidentielle aux portes même de Toulouse. Dès lors, on a beaucoup de mal à imaginer ce qu'était la commune à la fin du siècle dernier.

À l'heure où tout est profondément transformé et de manière irréversible que reste-t-il de ce lointain passé ?

Quelques traces matérielles : l'église, l'école-mairie restaurée avec son remarquable appareil de briques et de galets. Ça et là une maison toulousaine avec son jardin potager, un château ou une maison de maître au milieu d'un parc ombragé...

L'Hers et la Sausse continuent de couler paisiblement mais désormais leurs crues sont maîtrisées. Le réseau ancien des routes et des chemins subsiste mais dans un environnement profondément modifié. Ce ne sont plus les lents attelages d'antan qui les parcourent mais les autos toujours pressées. Prés, champs et vignes ont disparu irrémédiablement...

Aussi, faut-il beaucoup d'imagination pour se représenter ce qu'était L'Union à la fin du siècle dernier...

⁽¹⁷⁾ Joseph Paget exercera les fonctions de Maire jusqu'en 1908.

⁽¹⁸⁾ Par arrêté préfectoral du 4 décembre 1868, la commune de L'Union est amputée des quartiers de *Lasplanes* et des *Cabanes* qui forment désormais ensemble une nouvelle commune : Saint-Jean. Ce partage du territoire communal est la conséquence de dissensions qui se sont manifestées au sein de la population à la suite de la construction de la nouvelle église vers 1857-1858 et des dépenses ainsi entraînées.

⁽¹⁹⁾ Au dernier recensement (1999), la population de L'Union s'élevait à 12 141 habitants. La commune comptait 4 714 logements.

Sources utilisées

Archives municipales de L'Union :

- Registre de délibération de la municipalité 1874, 1902, D 10.
- Registres d'état-civil 1873, 1883, E 21 et 22.
- Dénombrement de la population 1881, F 1.
- Documents cadastraux : Atlas cadastral de 1806, G 6, Atlas cadastral de 1931, G 12, Matrices cadastrales 1882, 1910, G 9

Archives départementales de la Haute-Garonne :

- Série O communes : 2 O 1341, 1342, 1343, 3 O, 8 O, 9 O.
- Série M : 7 M 15 (Préfecture)
- Série P : cadastre, finances
- Série S : voies de communication
- Série T : Instruction publique, etc...
- Documents manuscrits ou imprimés :
 - . Dupré, *Monographie de la commune de L'Union* 1884, BR 4° 530
 - . Abbé G. Lafforgue, *La Grande Lande et Croix-Daurade*, Privat, 1909 8° 243
 - . Revue d'histoire des communications du Midi de la France, Per 45
 - . Annaires de la Haute-Garonne de la fin du XIXe siècle, 8° 1083
 - . Document INSEE, mars 1999 : Recensement de la population en Haute-Garonne.

L'UNION en 2000

